



La bataille des Flandres, des silhouettes, 1917, collection *In Flanders Fields Museum*, Ypres.

LA GUERRE IGNORÉE DE TOUS

PAR ROBERT GRAVES

Traduit de l'anglais par Robert Pépin.

A la fin du mois d'août 1915, les jeunes officiers d'état-major commençaient à ébruiter les détails de l'offensive prochaine contre La Bassée. Les civils français étaient déjà au courant; par voie de conséquence naturelle, les Allemands l'étaient aussi. Toutes les nuits, la route qui relie Béthune à La Bassée voyait passer de nouvelles pièces d'artillerie et des convois de camions chargés d'obus. Parmi les autres indices d'attaque, il fallait compter les travaux de sape effectués à Vermelles et Cambrin, à l'endroit où les deux premières lignes étaient trop éloignées l'une de l'autre pour permettre de traverser rapidement le *no man's land*, et le raccordement de têtes de sape en vue d'établir un nouveau front. Nous reçûmes aussi l'ordre d'évacuer les hôpitaux; la cavalerie et les divisions de la Nouvelle Armée firent leur apparition; de nouveaux types d'armes nous furent enfin distribués. Là-dessus, les officiers du Génie Royal vinrent surveiller le creusement à intervalles réguliers de fosses placées à l'avant de la première ligne. On leur avait fait jurer de ne jamais révéler la destination de ces trous mais nous savions fort bien qu'ils abriteraient des émetteurs de gaz asphyxiants. Ce fut par camions entiers qu'arrivèrent les échelles permettant d'escalader promptement le parapet: le village de Cambrin en fut bientôt submergé. Dès le 3 septembre, je pariai avec Robertson que notre division attaquerait sur le front de Cambrin-Cuinchy. Lorsque six jours plus tard, je partis en permission en Angleterre, la menace se faisait tellement sentir qu'il me parut presque détestable de devoir partir.

En temps ordinaire, les officiers avaient le droit de poser une permission à peu près tous les six ou huit mois; en cas de pertes élevées, la rotation était plus rapide. Quant aux offensives générales, elles avaient pour effet de les supprimer purement et simplement. Il n'y eut pendant les quatre années de guerre qu'un seul officier pour refuser de partir en permission: il s'agissait d'un certain Cross du Cinquante-Deuxième de Chasseurs - ce Deuxième Bataillon de Chasseurs des Bucks and Oxford était aussi jaloux de son ancien titre que le Welch l'était de son *c*. On prétend que Cross aurait, pour refuser la permission, fait valoir les arguments suivants: «Mon père a fait toute la guerre d'Afrique du Sud avec le régiment sans avoir le droit

de prendre une seule permission; mon grand-père a fait toute la guerre de Crimée avec le régiment sans avoir le droit de prendre une seule permission. Je ne vois pas qu'il soit dans les traditions du régiment de poser une permission en plein milieu d'une campagne.» En 1917, date à laquelle j'entendis pour la dernière fois parler de lui, Cross commandait le bataillon: c'était le type même de l'éternel survivant.

Londres avait gardé tout son caractère; c'en était presque irréel. Malgré un grand nombre d'uniformes dans les rues, la guerre était ignorée de tous et ne suscitait qu'une indifférence générale, ce qui ne laissa pas de me surprendre. L'engagement avait toujours le volontariat pour base. «Les affaires avant tout», telle était la rengaine universelle. Mes parents avaient rejoint la capitale et habitaient la maison qu'occupait mon oncle Robert von Ranke du temps qu'il était consul général d'Allemagne. Le 4 août 1914, il avait dû quitter le pays en hâte et ma mère avait décidé de s'occuper de la maison pendant toute la durée des hostilités. Voilà pourquoi lorsque Edward Marsh m'appela du bureau du Premier ministre à Downing Street pour m'inviter à un repas, la conversation fut interrompue par un inconnu avant d'être coupée - la ligne téléphonique de la sœur du consul général d'Allemagne était naturellement l'objet d'une étroite surveillance de la part des services de contre-espionnage de Scotland Yard. Londres vivait les premières paniques dues à l'apparition des Zeppelins. Un soir, quelques amis de la famille vinrent nous rendre visite et commencèrent à me parler des raids aériens; ils ajoutèrent avoir vu des bombes tomber à trois rues d'eux.

- À propos, tenez! leur dis-je, l'autre jour je m'étais endormi dans une maison et au petit matin une bombe tomba chez le voisin en tuant trois soldats qu'on y avait logés, une femme et un enfant.

- Bonté divine! s'écrièrent-ils, et qu'avez-vous fait?

- Cela se passait dans un hameau du nom de Beuvry, à environ six kilomètres du front, expliquai-je. J'étais tellement fatigué que je me suis rendormi aussitôt.

- Oh! dirent-ils, mais c'était en France!, et l'intérêt qu'ils semblaient me porter s'éteignit

bientôt sur leurs visages. On eût dit que je les avais pris à un piège stupide.

- Oui, ajoutai-je conciliant, et la bombe n'était tombée que d'un aéroplane.

Je partis passer le reste de ma permission à Harlech où je me promenai revêtu d'un short et d'une vieille chemise. À mon retour en France, l'«acteur» qui était officier d'active à la compagnie A me demanda:

- Bien profité de votre permission?

- Oui.

- Allé souvent au bal?

- Pas une seule fois.

- Quel spectacle êtes-vous allé voir?

- Aucun.

- Chassé?

- Non.

- Couché avec de jolies filles?

- Non. Navré de vous décevoir.

- Mais, bon sang! qu'est-ce que vous avez donc fait?

- Oh! je me suis contenté d'aller me promener dans les collines.

- Bon Dieu! s'écria-t-il, des types comme vous, ça ne mérite pas de permission!

Extrait de *Adieu à tout cela* (titre original : *Goodbye to all That*), traduit de l'anglais par Robert Pépin, éditions Autrement, Paris, 1998, pp. 193-196.